

Extrait d'UNE ÂME ASSASSINE (roman)
Philippe Dell'OVA
Éditions du Masque d'Or – coll. Adrénaline

Chapitre premier

AUJOURD'HUI, on dirait « glauque » pour décrire efficacement la cour du bahut, mais dans les années quatre-vingts, ce terme n'avait encore que sa signification primitive, véhiculée par Larousse et consorts, c'est-à-dire « d'un vert tirant sur le bleu ». Aussi, vaut-il mieux vous dépeindre les quelque trois mille mètres carrés de bitume que cernaient les bâtiments du lycée Jean Mermoz à l'aide d'un adjectif à l'évolution étymologique moins chaotique : « lugubre ».

En outre, c'est le mot qui m'a traversé l'esprit ce soir-là lorsque j'ai remis les pieds dans la cour du bahut en sortant du bistrot d'en face ; j'avais eu cinquante-cinq minutes à tuer entre la fin du dernier cours et mon rencart avec Michaud, ça m'avait laissé le temps de siffler un Monaco ou deux.

La nuit était dense, comme alourdie par le brouillard qui nappait le lycée. Je me suis mis à marcher vers mon destin, sac US en bandoulière, slalomant entre les quelques platanes centenaires de la cour, les rares réverbères qui dispensaient une lumière anémiée, et les paquets de brumes aux contours fantomatiques. Le bahut était désert. Seul le bâtiment des pensionnaires comptait une poignée de fenêtres allumées. J'avançais à pas vifs, regrettant que mon blouson en *jean* ne fût plus ample et le bandana noué autour de mon cou plus épais. À cette époque, question fringues, j'accordais davantage d'importance à mon look qu'à l'isolation thermique de mes effets. Du coup, ma tenue d'hiver variait très peu avec celle que je portais en été. Bref, de quoi bien se peler dans ce genre d'occase.

J'ai hésité à m'arrêter en passant devant l'immense alignée de chiottes qui faisait angle avec le préau ténébreux au plafond bas. La bière des Monaco commençait à exercer sur moi son impitoyable effet diurétique. La trouille qui me poignait n'arrangeait rien. J'ai pourtant zappé la pause pipi, parce que je voulais en finir le plus rapidement possible. Je n'étais plus qu'à quelques encablures de la petite grille du fond, celle qui donnait sur l'annexe de Mermoz. C'est là que Michaud recevait. C'est là qu'il créchait aussi. Son lieu de travail s'assortissait d'un logement de fonction. Quand j'y repense, je me dis qu'il avait vraiment un tarif de faveur, le père Michaud...

J'ai poussé la grille rubigineuse qui — à cause de son état, mais aussi, sans doute, pour coller à l'atmosphère du moment — a émis un grincement sinistre. Au-delà, il y avait une sorte de chemin de terre qui serpentait à travers des arbres aux frondaisons abondantes quelle que soit la saison. On avait l'impression de s'enfoncer dans une sorte de sous-bois humide et mystérieux. En plein jour, le parcours avait quelque chose de bucolique. À la nuit tombée, par contre, les parages prenaient une allure comminatoire. Je me suis mis à siffloter pour feindre la décontraction, et, mine de rien, j'ai accéléré le pas.

Au bout du chemin, enracinée au beau milieu d'une sorte de clairière, se dressait une immense bâtisse rectangulaire dont on ne distinguait plus aucun pan de façade tant le lierre la dévorait. L'ancre de Michaud ! Une « maison de campagne » en plein centre-ville. Bureau à usage professionnel jouxtant une immense bibliothèque au rez-de-chaussée, et appartement privé à l'étage. Quatre cent mètres carrés sur deux niveaux, au bas mot.

Malgré la brume éparse, quelques rayons de lune parvenaient à nimber la baraque d'un halo blafard. Tous les volets étaient fermés, mais un rai de lumière filtrait sous la porte d'entrée. J'ai

gravi sans entrain les trois marches du perron avant de m'immobiliser sur le paillason. Un coup d'œil sur ma montre : j'étais pile à l'heure. Mes doigts recroquevillés s'apprêtaient à toquer contre le chambranle de bois lorsque j'ai retenu mon geste en même temps que mon souffle. Je pouvais encore faire demi-tour. Me tirer de ce guet-apens institutionnel. Demain, je passerais un petit coup de fil au secrétariat et prétexterais une grippe ou une gastro. Je n'aurais qu'à sécher les cours un jour ou deux, manière de crédibiliser mon bobard. Qui sait, peut-être que le seul fait d'avoir pris rendez-vous avec Michaud m'avait permis de m'extraire de la comptabilité du protal ? Ce dernier poussait-il le vice jusqu'à vérifier les lapins ? C'était un risque à courir.

Ne vous leurrez pas, j'avais bien sûr réfléchi à tout ça avant de me retrouver le nez collé à l'huis de la tanière du prédicateur. Ce qui m'avait manqué jusque là, c'était l'audace de mettre un tel plan à exécution. Me soustraire à une tâche obligatoire par le biais d'un mensonge allait à l'encontre de mes principes. Mais l'imminence de ma rencontre avec Michaud avait soudainement changé la donne. À ma pétoche, se greffait désormais un pressentiment très fort. Une sorte de préscience, si vous voyez ce que je veux dire. Je me sentais presque en danger de mort. Libre à vous de penser que j'exagère à nouveau. Toujours est-il qu'une sirène d'alarme venait de se déclencher dans ma tête à la manière d'un acouphène strident. J'étais maintenant capable d'enfreindre les bases mêmes du savoir-vivre : j'allais faire péter ce maudit rencart !

J'ai recraché l'air resté en détention dans mes poumons et j'ai reculé d'un pas tout en ramenant mon poing levé contre ma hanche avec une infinie lenteur. C'était décidé : je rebroussais chemin. J'avais le souffle court et le sang qui battait à mes tempes.

J'aurais pu m'en tirer comme ça.

Mais c'est au moment où je dévalais les marches du perron que ce putain de Michaud est sorti de chez lui !

Je me suis figé dès qu'il m'a apostrophé :

— Hep là, jeune homme !

J'ai fait volte-face. Le prédicateur se tenait dans l'embrasement de sa porte d'entrée. Bien campé sur ses jambes, il dardait sur moi un regard si glacial que j'en eus un frisson. Ses sourcils charbonneux, alignés en un froncement réprobateur, barraient le haut de son visage aux traits coupés à la serpe. De toute évidence, il attendait que je lui expose le bien-fondé de ma brusque tentative de repli. Quelques secondes de silence se sont écoulées, au cours desquelles j'ai fait un tri rapide de tous les prétextes qui me traversaient l'esprit afin d'élire le plus crédible d'entre eux, mais Michaud ne m'a pas laissé le temps de mentir :

— N'aggravez pas votre cas, Maxime Letellier. Un flagrant délit de couardise suffira pour ce soir. Je sais que vous n'avez pas oublié votre feuille de notes. Celle-ci est dans votre sac. Entre votre classeur d'histoire-géo et votre cahier de textes, pour être précis.

Son numéro de télépathe n'était qu'à moitié bluffant : à aucun moment, je n'avais eu l'intention de lui faire *le coup de la feuille de notes oubliée*. Il n'en demeurait pas moins qu'il venait de localiser la mienne avec une confondante exactitude. Je me souvenais parfaitement avoir glissé cette fichue feuille entre mon classeur d'histoire-géo et mon cahier de textes avant de venir.

Affectant un air soucieux, je me suis mis à fureter dans les poches et replis de tissu de mon sac US vert bouteille. Je mimais une vérification. Je recouvrais ainsi un semblant de contenance. Ensuite, j'ai feint la stupéfaction sur un ton faussement enjoué :

— Ma parole, vous avez deux rayons infrarouges à la place des yeux !

Il a haussé les épaules :

— Simple déduction, Letellier. L'histoire-géo a été votre dernier cours de l'après-midi. À la fin du cours, vous avez noté vos devoirs sur votre cahier de textes. En élève consciencieux, voire maniaque, vous avez ensuite vérifié une dernière fois que vous étiez bien en possession de votre feuille de notes, car vous n'aviez pas perdu de vue notre rendez-vous vespéral. Avant de quitter la classe, sur votre pupitre, se trouvaient donc, pêle-mêle, votre classeur d'histoire-géo, votre cahier de textes et votre feuille de notes. Comme la majorité des gens soigneux, vous avez placé l'élément le plus souple entre les deux autres avant de remiser le tout dans votre sac. CQFD.

Les faits étaient exacts, mais le raisonnement de Michaud reposait, à première vue, sur une série d'hypothèses des plus hasardeuses. Une occasion inespérée d'essayer de le déstabiliser à mon tour :

— Il arrive que les profs ne donnent rien à bâcher pour la fois d'après. Pas de devoirs, donc pas de cahier de textes qui traîne sur le pupitre à la fin du cours. Cela aurait pu être le cas ce soir en histoire-géo...

La réponse a fusé, cinglante comme un coup de fouet :

— Impossible. Je connais parfaitement les habitudes ainsi que les méthodes de travail de Monsieur Dumont, votre prof dans cette discipline. Il n'est pas un de ses cours qui ne s'achève par une tartine de devoirs.

Le prédicateur venait de faire mouche une deuxième fois, mais j'ambitionnais au moins un coup gagnant :

— Comment pouvez-vous être sûr que j'utilise un *classeur* pour les cours d'histoire-géo ? Je pourrais tout aussi bien me servir d'un *cahier*.

Il a pris un air las pour me répondre :

— Statistiquement, les élèves de terminale emploient plus volontiers un classeur pour les matières à fort coefficient. Le pourcentage est de 71.8 exactement.

Il ne me restait qu'une carte à abattre :

— OK pour le classeur. Mais pour le cahier de textes ? Qui vous dit que je n'ai pas troqué ce dernier contre un agenda ? C'est la grande mode en ce moment.

Il a semblé hésiter :

— C'est juste. Je n'ai encore aucun chiffre fiable sur ce nouveau phénomène.

Je le tenais presque :

— Dans ce cas, comment savez-vous qu'en ce qui me concerne, je suis resté fidèle à ce bon vieux cahier de textes ?

Le regard de Michaud s'est voilé d'une expression qui oscillait entre amusement et embarras. Il s'est raclé la gorge avant de lâcher, dents serrées :

— Pour le cahier de textes, j'ai dit ça au pif. Allez, il est temps de se mettre au boulot. Entrons maintenant.

J'ai suivi le prédicateur dans son repère, empli d'une quiétude dont je n'aurais pu soupçonner la survenance ne serait-ce que cinq minutes auparavant. Je me sentais soulagé, libéré. Cette brève et saugrenue conversation, échangée entre seuil et perron, m'avait permis de démythifier le légendaire don de double vue de Michaud. Ce dernier n'était ni devin ni prophète. Il ne disait pas l'avenir, ne voyait pas à travers les sacs US. Il était temps de reléguer les pouvoirs divinatoires du conseiller d'orientation du lycée Jean Mermoz au rang des contes et fables ! Michaud n'était qu'un psychologue statisticien à la logique intuitive. Ce diable d'homme avait aiguisé le bon sens, le raisonnement, la déduction, ainsi que l'observation de ses congénères jusqu'à en faire une discipline personnelle dans laquelle il excellait. Voilà sans doute ce qui lui avait permis de « prédire » l'avenir de plusieurs décennies de terminales. Nulle boule de cristal derrière tout ça. De simples projections d'avenir, élaborées à partir de faits et de statistiques, le tout passé au prisme de la science des probabilités. Je voyais ça d'ici : Michaud sondeur de l'âme et du caractère, capable de déceler en vous — que dis-je, de *renifler* en vous — le moindre chromosome annonciateur d'une carrière.

Je savais enfin à quelle sauce j'allais être mangé dans les prochaines minutes, et ma peur s'était envolée en même temps que ma croyance aux pouvoirs magiques et surnaturels du *prédicateur*.

J'ai quand même eu tort de siffloter en emboîtant le pas de Michaud. J'ai senti à sa façon de faire claquer la porte derrière moi qu'il n'appréciait guère ma soudaine décontraction.

— Par ici.

On a longé un long couloir très sombre d'où s'élevait une prégnante odeur d'humidité. Celle-ci se mêlait aux effluves de tabac froid que Michaud laissait dans son sillage. Le tout voletait à mes narines en un remugle écœurant.

Il fallait traverser l'immense bibliothèque pour rallier le bureau du conseiller d'orientation. Il y avait bien un éclairage falot qui permettait de slalomer entre les hauts rayonnages bondés de livres sans s'y cogner, mais il n'était pas suffisant pour permettre de s'orienter avec précision sans une parfaite connaissance des lieux. Michaud progressait d'un pas que l'habitude rendait leste, et je devais faire attention à ne pas me laisser semer. Je me voyais mal, paumé dans ce labyrinthe de culture somnolente, en train d'appeler mon hôte au secours.

Quelques zigzags plus tard, on a enfin déboulé dans le bureau de Michaud. D'un geste routinier, celui-ci a actionné l'interrupteur. L'épileptique clarté des néons du plafond m'a immédiatement fait plisser les yeux. La pièce était étonnamment exiguë comparée aux dimensions de la bibliothèque que l'on venait d'arpenter. Il y régnait un ordre impeccable. Le sol était recouvert d'un tapis dont les arabesques compliquées n'étaient pas sans évoquer de longs serpents prêts à s'enrouler autour de nos jambes.

Michaud m'a désigné le siège en face du sien et nous avons pris place à son bureau. J'ai ouvert mon sac US, en ai sorti ma feuille de notes et l'ai déposée devant lui. Pendant ce temps, le conseiller d'orientation avait chaussé ses petites lunettes rondes cerclées d'or, et, d'un tiroir, avait fait jaillir un dossier singulièrement épais qui portait mon nom.

Hubert Michaud a examiné ma feuille de notes tout en survolant les premières pages du dossier comme s'il comparait ses données avec les miennes. La scène a duré une bonne paire de minutes sans qu'un mot ne soit échangé.

Je mentirais en affirmant que j'étais super à l'aise. Si vous voulez la vérité : je n'en menais pas large. Le verdict du prédicateur — qu'il fût issu de pratiques occultes ou des sciences mathématiques — allait tomber d'une seconde à l'autre !

Et ça n'a pas manqué :

— Maxime Letellier, votre erreur sera FA-TA-LE !

...

Lisez la suite dans *Une âme assassine* de Philippe Dell'OVA

À commander sur ce site

